

Écologie et politique ?

Et si l'on donnait la parole aux écrivains...

Martin Kylhammar*

Il est souvent dit de la politique qu'elle est devenue, pour le meilleur et pour le pire, beaucoup plus technique. Elle se perd dans les détails, dans la jungle des commissions d'études et dans la complexité du monde réel. C'est justement cette technicité qui lui a permis d'obtenir autant de résultats et qui est l'une des raisons majeures de son succès. Mais le citoyen a également besoin de voir la politique dans une perspective plus large, plus idéologique et plus humaniste.

C'est pourquoi je vous propose une expérience audacieuse: que se passerait-il si la politique était laissée pour quelques semaines aux mains de ceux qui nous donnent le plus à réfléchir sur la vie, nos écrivains ? Ce qui suit est évidemment de la pure spéculation, mais reste légitime. Afin de faciliter les choses, je vais me restreindre à un domaine politique, celui de la politique environnementale.

Nos écrivains ont presque tous associé la modernisation à la perte de contact avec la nature, le paysage culturel ou le milieu naturel d'origine. Depuis l'antiquité, les poètes disent avec raison que nous vivons de plus en plus parmi les objets techniques, les machines et les institutions. Ils affirment, avec moins de certitudes peut-être, que nous avons perdu

* Traduit par Mélanie Hatava et Mélanie Louchard (étudiantes à l'Université Paris-Sorbonne); révisé par le professeur Sylvain Briens.

beaucoup de notre authenticité: la modernité est le règne du faux, de la ruse et de l'insaisissable. En ce sens, la politique des écrivains ne donnerait à voir qu'un côté des choses. Selon eux, ce que nous avons appelés progrès, a en réalité un coût trop important. Ils ont toujours été sensibles à l'ombre sombre qui accompagne constamment la modernisation et sa lumière.

Les écrivains ont clairement fait de la protection de la nature une des conditions au bonheur de l'individu, et c'est là leur principale contribution au débat sur l'environnement. Selon eux, protéger la Nature, c'est protéger l'âme.

Et maintenant, place aux écrivains à la tribune du Parlement! Voilà quels auraient été, je pense, leur discours concernant l'environnement. Il s'articule en trois parties. J'ai intitulé la première:

L'âme comme victime

Tankebyggorden, fondé en 1758, était une société secrète qui voulait moderniser la littérature. C'était également un forum de discussions autour des questions de société et de civilisation.

Les conditions du débat de société changèrent radicalement à la fin des années 1750, lorsque la politique mercantile, qui s'était investie dans le soutien des villes, des industries et des manufactures, fit faillite. Dès lors, les membres de *Tankebyggorden*, avec leurs idées rousseauistes, et les jeunes économistes, avec leurs idées physiocratiques favorables à la vie rurale, eurent le vent en poupe. Les figures dominantes de la société secrète *Tankebyggorden* étaient les poètes Gustav Philip Creutz, Gustav Fredrik Gyllenborg et Hedvig Charlotta Nordenflycht. Leur poésie pastorale portant un regard critique sur la civilisation est sans doute notre première description moderne de la nature. Prenons pour exemple le poème « Sommarkväde » (chant de l'été) de Creutz ou encore le poème « Pour Criton » (Klingenberg, secrétaire de l'académie) écrit par Mme Nordenflycht en 1755:

Mais l'art explique ainsi la loi de la nature:
l'Homme n'est qu'un esclave misérable et vide;
étreint par l'avidité, il est forcé de trouver le fossé du divertissement;
il désire mille et une choses mais ne s'en rassasie pas.
Il aiguise son entendement et engendre des preuves de génie.

Mais est-il pour autant heureux et voit-il son désir assouvi ?
La peine du gain est des besoins redoublés.

Je pense que c'est la première fois en Suède que l'idée d'un Homme qui court sans cesse et insatiablement après de nouveaux besoins est proposée. Jamais, écrit Hedvig Charlotta Nordenflycht, l'Homme ne sera heureux s'il n'est pas en paix avec la nature. L'Académie s'est demandé si la modernité était un bienfait ou un danger pour l'Homme, et compte tenu de la célèbre réponse que Rousseau y a apportée, il n'est pas surprenant que cela ait enflammé Mme Nordenflycht.

Corps bien nourri et âme à bout de souffle

En 1879, la jeune société industrielle suédoise connaît la première crise majeure de son histoire. Les entreprises tout comme l'agriculture ont fait faillite, les prix et le chômage ont augmenté. Cela a ravivé le débat sur l'avenir de la société industrielle qui avait marqué le XIX^e siècle.

Le plus prompt à réagir a été August Strindberg, mais en vérité son analyse reflétait la pensée de la majorité des écrivains nordiques, une pensée dans la lignée des *Tankebyggarna*. Il suffit de rappeler ici la distinction qu'il proposait entre d'une part qualité de vie et d'autre part niveau de vie. Peut-être que le niveau de vie augmente avec tous nos gadgets, mais qu'en est-il de la qualité de vie et de notre bien-être ?

Partout où une cheminée se dresse vers le ciel crachant des nuages de fumées noires, partout où la « culture » construit ses autels sacrificiels, on rencontre des regards désolés, des joues pâles mais des chaussettes pimpantes.

Strindberg aurait certainement martelé de sa tribune son indignation face à notre mode de vie. Il aurait parlé d'une société du luxe et du gadget isolant l'homme. S'il avait pu voir les dévoreurs de chips en surpoids devant le championnat du monde de Hockey, il aurait sans doute remarqué avec ironie que nous ressemblons toujours légèrement aux anciens grossistes. Mais au delà de l'apparence physique, celui qui est assis dans le canapé n'est-il pas aussi un homme seul, à bout, l'esprit gavé d'ondes médiatiques ?

L'Etat industriel moderne suédois a connu en 1932 sa crise la plus grave suite au ralentissement de la conjoncture internationale et à la surproduction du monde occidental. Cette crise plaça la question de

iii

l'environnement à l'ordre du jour politique. Le botaniste, poète et critique Sten Selander a exprimé ce que beaucoup ressentaient :

La civilisation des machines est le résultat d'une exploitation qui a perdu tout son sens et qui aspire seulement à produire toujours plus, de tout et sans mesure: des marchandises, des faits, des hommes, des bateaux de guerre et de l'argent, sans se soucier de savoir s'il y a de la place ou de l'utilité pour tout cela; une exploitation qui est devenu sa propre raison d'être.

On pensait alors que nous étions devenus des hommes chassant sans cesse et pour qui satisfaire leurs besoins superficiels et matériels était synonyme de bonheur. Nous engloutissons immédiatement tout ce qui est à notre portée: la danse, le vin, le sport, l'argent, la spéculation boursière, la sexualité et tout ce qui est saisissable et mesurable. La sagesse des grecs, qui affirme que le bonheur est «l'absence des besoins demandant à être assouvis», brille justement par son absence. Nous sommes pris au piège de la spirale infernale des besoins, et notre mécontentement grandit à mesure que nous consommons.

Voilà ce que nous pouvons dire du premier argument des écrivains: quand la société se modernise et que les hommes divorcent de la nature, c'est l'âme qui en est la première victime.

L'âme comme malfaiteur

Dans un deuxième temps et de façon un peu surprenante, les écrivains font de notre âme moderne et écartelée le malfaiteur en lui-même. D'après les participants au débat sur la civilisation, c'est précisément cette mentalité moderne qui détruit notre nature. Le matérialiste insatiable exige toujours plus, toujours mieux, toujours plus grand, toujours plus petit et toujours plus rapide. Cela s'est donc traduit par d'avantage de pression sur la nature.

Sous la plume cinglante de Strindberg, on peut lire: La modernisation n'est

qu'une chasse fébrile d'une meilleure vie (...) Personne n'a mieux appris à surmonter la difficulté de vivre paisiblement jusqu'à la mort que les Chinois. (...) Les Chinois, qui n'ont pas besoin de la vapeur et de l'électricité, sont plus heureux que nous. Alors que nous avons produit, ils ont anobli et transformé; voilà la différence entre nous. Malgré tout

notre art et notre philosophie, nous n'avons pas appris le difficile art de vivre.

Même si ce n'est pas toujours sous la forme polémique et quelque peu exubérante de Strindberg, on rencontre en général cet argument dans le XVIII^e siècle de Nordenflycht et dans le XX^e siècle de Selander. On attend de la croissance et de la technique, des objets et des expériences, toujours plus, toujours plus de modernité. Et par là même, nous nous éloignons chaque jour d'avantage de la nature et de nos origines. Nous sommes aspirés par un tourbillon de malheurs sans fin. Plus nous modernisons, et plus nous détruisons de façon névrotique la nature !

La protection de la nature comme soin de l'âme

Nous voilà arrivés à la troisième et dernière partie du discours qui est la présentation du remède. Une âme malade doit être soignée et un malfaiteur pris en charge. La solution se trouve dans la protection de la nature.

Mais avec du recul, je ne peux m'empêcher de penser que les écrivains sont devenus, avec les années, de plus en plus constructifs à ce sujet.

Madame Nordenflycht proposait une analyse qui mérite encore aujourd'hui réflexion, mais n'apportait pas réellement de remède. La plupart du temps elle était d'accord avec les écrivains de sa génération, elle offrait aux citoyens des poèmes pastoraux dans lesquels un paysage idyllique devait apaiser les âmes agitées. Dans les poèmes, le lion et l'agneau pouvaient se promener côte à côte en Arcadie. De l'apaisement peut être, mais sans doute avant tout une échappatoire. En tous cas, cela ne fait pas beaucoup avancer le débat sur la politique environnementale.

Strindberg s'est lassé de l'écriture et s'est lancé dans la défense des « modes de production d'énergies alternatifs ». Il utilisait ce qu'il appelait « les forces gratuites de la nature » comme l'eau, le vent et le soleil qui n'épuisaient pas les ressources naturelles limitées.

Avec Sten Selander, les écrivains ont fait un pas de plus vers le concret. Il est devenu écrivain politique, et à la différence de ses collègues, il a réellement pris la parole à la tribune. Il est notamment devenu président de l'association suédoise de protection de la nature et a transformé cette organisation d'un club scientifique désuet en un

iii

mouvement populaire en développement. Il a donné au mouvement de protection de la nature un nouveau fondement idéologique, mieux adapté aux mesures concrètes dans l'Etat Providence démocratique.

Il voulait, pour le meilleur et pour le pire, faire de la protection de la nature un élément de la politique du *Folkhemmet* (foyer du peuple), dans laquelle le défenseur de la nature s'assierait avec l'Etat et l'industrie à la table des négociations. Même si l'on perdait souvent, il y avait toujours quelque chose à gagner, pensait-t'il. En cela c'était un progrès. La Suède cherche de nos jours à être de nouveau un modèle, mais cette fois-ci non plus en tant que « middle way » et *Foyer du peuple* social-démocrate. Non, les rêves des responsables politiques aujourd'hui sont davantage en phase avec ceux des écrivains. Le nouveau modèle politique est vert, il prône l'harmonie avec la nature et se construit autour de technologies, de systèmes économiques et d'institutions sociales tournés vers le développement durable.

L'heure d'un nouveau discours a sonné

Le programme de politique environnementale des écrivains a changé aux cours des siècles, mais la philosophie fondamentale est en grande partie restée identique. Selon elle, une vie heureuse n'est possible qu'en étant proche de la nature. Mais la nature dont nous rêvions et que nous avons brandie comme symbole a cependant changée.

Nordenflycht, qui n'a pas connu l'industrialisation, décrivait un paysage idéalisé dans lequel le genre pastoral pouvait déposer tous ses attributs, même un gentil lion. Pour Strindberg, l'archipel de Stockholm et son paysage ouvert sur la mer représentaient la nature idéale. Pour Selander c'était une prairie de bouleaux dans laquelle on pouvait s'asseoir sur une pierre et étudier un hyménoptère. Et qu'en est-il pour les écrivains à venir ?

De nos jours les jeunes gens doués de créativité ont bien sûr mieux à faire que d'écrire des livres. La politique environnementale a pris de plus en plus d'importance dans les discours au parloir et est à présent devenue un élément de positionnement pour toute politique tournée vers l'avenir. Les anciennes distinctions entre nature et culture, qui étaient le pilier même de critique classique de la civilisation, ont disparues. Finalement c'est la nature elle-même qui a disparu ne nous

laissant que la culture. Peut être bien que l'individu moderne en quête de nature se rend à Kolmården¹ pour s'asseoir sur une pierre et regarder le gentil lion dans cet environnement pastoral, ce qui ne manque pas de faire sourire Nordenflycht.

Et dans le monde virtuel, dans le cyberspace, il sera bientôt possible de marcher dans une Laponie dans laquelle, pour le plaisir de tous, les moustiques auront disparus. Aujourd'hui, pour la première fois dans l'Histoire, la défense de l'environnement et le développement durable sont synonymes de modernité progressiste. On considère maintenant qu'un véritable pays moderne est un pays en harmonie avec l'environnement. Enfin, l'espoir pour sauver la nature ne réside-t-il pas dans ce qui était auparavant sa plus grande menace (la technique), la société de communication postindustrielle tournée vers les hautes technologies? A la fois économe en ressources, propre et créative, cela devrait susciter l'envie de monter à la tribune.

Mais c'est Carl Michel Bellman qui aura ici le dernier mot. Il avait compris que toute politique, même celle qui concerne la nature, devait contenir au moins une once d'auto-ironie et d'humour. Des maisons de campagne, des bains de soleil, des balades dans la montagne, des bateaux à voiles et de la chance à la pêche, cela reste notre vision romantique de la nature, mais :

Être à la campagne c'est sans doute amusant de temps en temps,
Mais cela coûte d'y être tout le temps,
Le lait, le beurre et la crème, le jambon, les gaufres et la viande,
C'est bon, mais la vie y est pour moitié sacrifiée.

Bellman dans une lettre à un bon ami, en 1770.

¹ Kolmården est une forêt suédoise dans laquelle se trouve l'un des parcs animaliers des plus visités du pays.

